



HAL
open science

Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le Léon du XIIe siècle

Charles Garcia

► **To cite this version:**

Charles Garcia. Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le Léon du XIIe siècle. Cahiers d'Etudes Hispaniques Médiévales, 2002, 25, pp.363-383. 10.3406/cehm.2002.1249 . halshs-00836798

HAL Id: halshs-00836798

<https://shs.hal.science/halshs-00836798>

Submitted on 6 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le León du XIIe siècle

Charles Garcia

Résumé

L'étude de la chèvre comme allégorie politique, l'animal totémique des Cabrera, permet de suivre, grâce à sa légende lignagère, l'affirmation de la position sociale de cette famille noble dans le León du XIIe siècle. Alors que le récit avait été conçu pour valoriser les origines guerrières de la dynastie, il finit par se retourner contre ses promoteurs en raison de l'image négative du caprin de plus en plus identifié au Diable ; inversion symbolique qui les incita à abandonner toute référence à la chèvre.

Resumen

El estudio de la cabra como alegoría política, el animal totémico de los Cabrera, nos permite analizar, gracias a la leyenda del linaje, la afirmación social de esa familia de la nobleza en el León del siglo XII. Cuando se había ideado una narración para realzar los orígenes guerreros de la dinastía, resultó volviéndose en contra de sus promotores debido a la imagen negativa del caprino cada vez más identificado con el Diablo; inversión simbólica que les instigó a abandonar la cabra como referente.

Citer ce document / Cite this document :

Garcia Charles. Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le León du XIIe siècle. In: Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales. N°25, 2002. pp. 363-383;

doi : <https://doi.org/10.3406/cehm.2002.1249>;

https://www.persee.fr/doc/cehm_0396-9045_2002_num_25_1_1249;

Fichier pdf généré le 27/02/2024

Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le León du XII^e siècle

Charles GARCIA

Université de Cergy-Pontoise
SEMH
SIREM, GDR 2378, CNRS

RÉSUMÉ

L'étude de la chèvre comme allégorie politique, l'animal totémique des Cabrera, permet de suivre, grâce à sa légende lignagère, l'affirmation de la position sociale de cette famille noble dans le León du XII^e siècle. Alors que le récit avait été conçu pour valoriser les origines guerrières de la dynastie, il finit par se retourner contre ses promoteurs en raison de l'image négative du caprin de plus en plus identifié au Diable; inversion symbolique qui les incita à abandonner toute référence à la chèvre.

RESUMEN

El estudio de la cabra como alegoría política, el animal totémico de los Cabrera, nos permite analizar, gracias a la leyenda del linaje, la afirmación social de esa familia de la nobleza en el León del siglo XII. Cuando se había ideado una narración para realzar los orígenes guerreros de la dinastía, resultó volviéndose en contra de sus promotores debido a la imagen negativa del caprino cada vez más identificado con el Diablo; inversión simbólica que les instigó a abandonar la cabra como referente.

Étudier un animal pour comprendre une société peut paraître incongru au premier abord; d'autant plus que la chèvre que nous nous proposons d'évoquer n'est pas réelle mais symbolique. Ce ruminant fut choisi comme totem par la famille noble des Cabrera pour affirmer une position sociale fondée sur la richesse, les alliances matrimoniales et la proximité du roi pourvoyeur de titres honorifiques. Une telle démarche est très représentative tant de la place dans la société que de la mentalité des groupes nobiliaires dans la Castille médiévale; l'identification entre l'animal et la dynastie ayant été faite au moyen d'un récit légendaire fondateur, archétype de la réalité. Seulement voilà, dans la mesure où au Moyen Âge tout symbole était porteur d'une charge ambivalente, il pouvait aisément être détourné de la fonction recherchée par ses promoteurs et utilisé contre eux. C'est la mésaventure qu'il advint à la dynastie des Cabrera, et que nous avons l'intention de traiter maintenant.

LA CHÈVRE ET LA TRUITE

Le 27 janvier 2001, les conscrits de Manganeses de la Polvorosa, village du nord de la province de Zamora, sacrifièrent à la coutume annuelle et jetèrent du haut du clocher de l'église paroissiale une chèvre vivante, et cela en dépit des mises en garde réitérées des autorités régionales¹. Les menaces de sanctions judiciaires, conjuguées à l'éventualité d'une amende d'un montant de 2,5 millions de pesetas à l'encontre de la municipalité, n'auront pas suffi à briser la détermination des conscrits, ni la solidarité de la communauté villageoise, peu disposée à témoigner auprès de la Garde civile contre les jeunes de la localité. La « tradition », vieille d'à peine vingt-cinq ans, était une nouvelle fois sauve, les cadets ayant été à la hauteur de leurs aînés.

Ce fait divers contemporain n'est pas sans nous rappeler une anecdote survenue à quelques kilomètres de là, mais en plein Moyen Âge, tant le lancer de la pauvre *Chillerona*, surnom de la victime de 2001, est évocateur de l'incident qui eut lieu en 1158 – ou peut-être en 1168 – à Zamora, ville située au sud de Manganeses, et qui mit en cause non pas une chèvre

1. *El Norte de Castilla*, Zamora, 29 janvier 2001; *La Opinión de Zamora*, 29 janvier 2001.

réelle mais le noble qui portait cet animal comme emblème : le comte Ponce de Cabrera, gouverneur de la cité. Résumons cet événement teinté de légende et connu de tous les Zamorans sous le nom de : « émeute de la Truite »².

À la fin d'une matinée hivernale du mois de janvier de l'année 1158, un cordonnier acheta une belle truite sur un étal du marché de Zamora³. Mais alors que l'heure déjà très avancée de la journée autorisait les roturiers à s'approvisionner en toute liberté sur la place publique, cette acquisition fut désavouée sur le champ par l'officier de bouche – *despensero* – d'un noble de la cité nommé don Gómez Alvarez de Vizcaya, au prétexte qu'il la voulait pour son maître. L'artisan refusa de rendre son bien, renforcé dans son attitude par la foule des passants de plus en plus véhéments accourus le soutenir. Est-ce à cause de l'affront, ou bien en raison des blessures subies par le domestique du grand seigneur ? Toujours est-il que don Gómez convoqua l'ensemble de la noblesse zamorane à tenir assemblée dans l'église de Santa María, lieu habituel des réunions de cet *état*, dans le but d'élaborer une riposte, non sans avoir préalablement menacé de pendaison l'acheteur de la truite. C'est à ce moment qu'un certain Benito *el Pellitero* – le peaussier –, représentant de la communauté auprès du *concejo* de la ville, prit la tête de la révolte⁴. Après avoir enfermé les nobles à l'intérieur de l'église, il fit mettre le feu à l'édifice, incendie au cours duquel périt la fine fleur de la noblesse de Zamora, y compris le fils aîné⁵ de don Ponce Giraldo de Cabrera, *mayordomo* du roi, c'est-à-dire l'officier se trouvant à la tête des services palatins. Toutefois, et afin sans

2. Histoire et légende se mêlent autour de cette anecdote qu'on ne saurait dissocier ni du partage du royaume de Castille effectué en 1157 par Alphonse VII en deux entités qui ne tardèrent pas à devenir rivales : le León et la Castille, ni du positionnement des membres de la haute noblesse amenés à choisir leur camp. On trouvera les détails de cet épisode dans : Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Memorias históricas de la ciudad de Zamora, su provincia y obispado*, Madrid, t. 1, 1882-1883, p. 342-345 ; Ernesto FERNÁNDEZ-XESTA y VÁZQUEZ : « “El motín de la trucha” y sus consecuencias sobre don Ponce Giraldo de Cabrera, “Príncipe de Zamora” », *Primer congreso de Historia de Zamora, 3, Medieval y moderna*, Zamora, 1991, p. 261-283 ; Concha VENTURA CRESPO et Florián FERRERO FERRERO, *Leyendas zamoranas*, Zamora : Semuret, 1997, p. 17-28.

3. Nous suivons pour l'essentiel le manuscrit attribué à Florián de OCAMPO conservé à la Real Academia de la historia, Colección Salazar y Castro, G-49, et reproduit par E. FERNÁNDEZ-XESTA dans « El motín... », *op. cit.*, p. 280-281.

4. L'empreinte imaginaire laissée par Benito chez les Zamorans est encore perceptible à travers la revendication du personnage médiéval qui a donné son nom à une association de quartier, *El Norte de Castilla*, Zamora, 4 octobre 2001.

5. Maximino GUTIÉRREZ ÁLVAREZ, *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium*, I, 1, *Zamora. Colección epigráfica*, Turnhout : Brepols, 1997. Cet auteur reprend les épitaphes du père et du fils conservées dans la cathédrale de Zamora, près de la sacristie pour le fils, n° 22 : « Hic iacet Ponce, filius comitis Poncius », et dans un des piliers de la croisée du transept pour le père, n° 24 : « Hic iacet comes Poncius de Cabrera, strenuissimus in armis, qui obiit era millessima ducentesima septima ».

doute de ne pas ternir l'image du « peuple », la légende raconte la façon dont la sainte hostie parvint à se faufiler entre les flammes et à se dégager du bâtiment à travers une légère fissure qui transperçait le mur nord de l'église, pour aller se réfugier dans une chapelle voisine.

Placés face à l'étendue des débordements et par crainte des représailles du roi et des nobles survivants, les émeutiers de Zamora, toujours guidés par Benito, prirent la fuite en direction du royaume du Portugal tout proche. Là, une fois à l'abri des armes, ils envoyèrent des messages au roi Ferdinand II de León pour lui demander pardon pour les outrages causés, mais aussi protection contre le désir de vengeance du comte de Cabrera, faute de quoi ils s'établiraient définitivement dans le Portugal voisin. Le monarque accorda magnanimement son pardon à tous les *vecinos*, à condition pour eux d'obtenir également la pénitence et l'absolution papales. Pendant que les fuyards étaient occupés par ces démarches, le roi léonais mit à profit les tragiques événements pour ravir ses terres et ses titres à Ponce de Cabrera, comte qui alla offrir ses services, en compagnie d'autres nobles solidaires, au roi Sanche III de Castille.

Après qu'ils eurent fait acte de repentance, le Pontife romain octroya une amnistie à tous les rebelles, à charge pour eux de rebâtir à leurs frais une autre église dans Zamora – devenue *la Nueva* après cette date –, et de la décorer d'un somptueux retable. Quant au monarque castillan, il accueillit avec bienveillance les nobles exilés pour mieux les utiliser dans sa lutte territoriale contre le León voisin. La paix signée entre les deux frères à Sahagún, le 23 mai 1158, mit un terme provisoire aux visées expansionnistes de part et d'autre de la frontière, accord qui permit aux nobles léonais de réintégrer le vieux royaume, d'y récupérer leurs biens⁶ et leurs titres⁷, à l'exception de la tenure de Zamora qui ne fut pas restituée à don Ponce Giraldo de Cabrera.

La légende de « l'émeute de la Truite » accorde un rôle prépondérant au comte de Cabrera, en réalité un rôle similaire à celui tenu par ce personnage historique à la cour d'Alphonse VII l'Empereur et de ses deux fils : Sanche et Ferdinand. Mais avant de revenir sur l'interprétation à

6. José Antonio FERNÁNDEZ FLÓREZ, *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300)*, t. 4 (1110-1199), León : Centro de estudios e investigación « san Isidoro », 1991, doc. n° 1332, p. 276 : « Et ego rex Sancius do uobis fratri meo, regi Fernando, illam terram uestram quam ego cepi, pro magno amore et amicia et do uobis eam hoc modo : vt comes Poncius et comes Osorius et Poncius de Minerba teneant eam in fidelitate... ».

7. Rodrigo JIMÉNEZ de RADA, *Historia de los hechos de España*, (Juan FERNÁNDEZ VALVERDE, éd.), Madrid : Alianza Universidad, 1989, p. 280-281. C. FERNÁNDEZ DURO, *Memorias históricas...*, *op. cit.*, p. 360 : « El rey D. Fernando mandó llamar á un Notario ante el rey D. Sancho, y mandóle que diese carta al conde D. Ponce y á estos ricos hombres de las tierras y de los castillos, y de las otras cosas que él les habia tomado, como que lo entregaba á que lo tuviesen todo desde allí adelante como lo habian del Emperador su padre, y pagados ambos hermanos reyes de quanto cada uno dijera, y mucho más de lo que allí se hiciera, partiéronse de esta suerte muy amigos, como hermanos... ».

donner à cette révolte populaire, et à la tout aussi légendaire origine du lignage de ce magnat, il nous paraît nécessaire d'expliquer sa filiation et les circonstances de l'arrivée de cette famille catalane dans le royaume de Castille et de León au XII^e siècle.

LE LIGNAGE DE LA FAMILLE CABRERA

La présence de Ponce Giraldo en Castille est à mettre en relation à la fois avec ses origines maternelles et avec le mariage célébré en 1127 entre le roi Alphonse VII et Berangère, fille du comte Raymond Bérenger III de Barcelone⁸. Le comte Ponce Giraldo, ou Ponç Geráu de Cabrera, marié avec María Fernández de Traba, est à l'origine du lignage des Ponce de León, dynastie nobiliaire particulièrement puissante pendant tout le bas Moyen Âge, et jusqu'à l'époque Moderne.

Ce magnat apparaît dans l'entourage d'Alphonse VII dès 1130 à l'occasion de la confirmation de nombreux documents. L'Empereur l'éleva à la dignité comtale en 1141 ; on le trouve alors parfois cité dans les chartes en qualité de « prince de Zamora ». Nommé *maiordomus* par le monarque en 1145, il prit, à ce titre, la tête du corps expéditionnaire, une armée composée pour l'essentiel de troupes de l'*Extrémadure*, formé en 1147 pour attaquer et prendre Almería⁹, ville dont il devint le gouverneur après qu'il l'eut conquise¹⁰. Il conserva la charge de *maiordomus* jusqu'à la

8. Simon BARTON : « Two catalan magnates in the courts of the kings of León-Castile : the careers of Ponce de Cabrera and Ponce de Minerva re-examined », *Journal of medieval history*, 18 (3), 1992, p. 233-266. Charles GARCIA : « La présence catalane dans le León et la Castille du Moyen Âge à travers les témoignages d'Urueña et Moreruela (XII^e siècle) », in : Josep PUIG i CADAVALCH (1867-1956). *Architecte, historien, homme politique catalan dans l'Europe de son temps*, Université de Cergy-Pontoise, 16 novembre 2001, à paraître.

9. Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ, *Crónica del Emperador Alfonso VII. Introducción, traducción, notas e índices*, León : Universidad de León, 1997, « Poème d'Almería », p. 136-137 : « *Esta mesnada la dirige el conde Ponce, noble lanza. El era la fuerza de Sansón, la espada de Gedeón ; era igual a Jonatás, ilustre como Josué ; era jefe de su pueblo como el valientísimo Héctor. Generoso y veraz como el invencible Ayax, no cede ante nadie, nunca retrocede en el combate, no vuelve la espalda, él nunca huye hacia la retaguardia, olvidado de la mujer y del amor cuando lucha : desprecia los besos mientras se desarrolla el combate, desprecia la mesa, goza más mientras hiere con la espada. Cuando blande la lanza, el malvado pueblo se abate exhausto. Nunca soporta de mala gana el ardor de la batalla. Su diestra hiere con fuerza, su voz resuena, el enemigo es derribado. Cuando da consejos posee la sabiduría de Salomón. Cambia las espadas por las horcas y, mientras cuenta los meses, él mismo prepara las comidas, reparte sus propios vinos a los caballeros cansados, mientras se quita el rudo casco. Es el azote de los moros, testigo fue Almería más tarde. Este gran señor Ponce prefere más ser desterrado que en tiempo de guerra dejar de blandir la espada. Por tal servicio agrada siempre al emperador : se enriquece con el favor del rey por las guerras victoriosas y domina todos los reinos con supremo valor.* » La dernière version critique en latin est l'œuvre de Juan GIL FERNÁNDEZ, *Prefatio de Almaria, Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis, Chronica Hispana, saeculi XII*, 71, Turnhout : Brepols, 1990, p. 249-267, v. 176-198.

10. José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León (775-1230)*, t. 5 (1109-1187), León : Centro de estudios e investigación « san Isidoro », 1990, doc. n° 1443 (1144) : « *Poncius de Cabreria comes* », 1451 (1146) : « *Ego comes Poncius maiordomus*

mort d'Alphonse VII, survenue en 1157, poste qu'il continua d'occuper au service de Ferdinand II de León jusqu'en 1167¹¹.

En récompense des services prêtés, Alphonse VII lui accorda de nombreuses donations de biens fonciers à proximité de Zamora, dont Moreuela, lieu où il participa activement à la fondation de l'un des premiers monastères cisterciens de la Péninsule¹², ainsi que la tenure de nombreuses bourgades fortifiées de la Tierra de Campos et des environs comme Villalpando, Villafáfila, Castroverde, Melgar de Abajo¹³, Toro¹⁴ et Sanabria¹⁵. Le fait que ce membre de la haute noblesse ait contrôlé une grande partie des terres situées au nord de la ville de Zamora¹⁶, mais également son mariage avec María Fernández, membre de l'influente famille galicienne des Traba, lui conféra une position politique de premier plan, en raison de la proximité de l'aléatoire frontière du León avec le Portugal, puis avec celle de la Castille consécutivement à la séparation des deux royaumes.

Quelle était l'ascendance de cet illustre et invincible comte ? La souche catalano-léonaise de cette famille provient du vicomte Guerau II Ponç. Ce magnat, vicomte de Gérone et d'Ager, seigneur de Cabrera, fut marié deux fois ; la première avec Estefanía Malasignata, de la famille comtale d'Urgell, et la deuxième avec une certaine Elvira, la mère de Ponce Giraldo de Cabrera¹⁷, dame léonaise d'ascendance inconnue, mais pro-

imperatoris », 1492 (1156) : « *Comes Pontius maiordomus imperatoris* ». José Antonio FERNÁNDEZ FLÓREZ, *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300)*, t. 4 (1110-1199), León : Centro de estudios e investigación « san Isidoro », 1991, doc. n° 1276 : « *Poncius comite in Zamora* » ; n° 1285 : « *Comite Poncio maioredomus imperatoris* » ; n° 1290 : « *Poncius comes maiordomus in curia* » ; n° 1294 : « *Comes Poncius maiordomus imperatoris tenens Almariam* » ; n° 1322 : « *comes Poncius in Camora et in Uilla Alpando* ».

11. Manuel RECUERO ASTRAY, *Alfonso VII, Emperador. Estudio histórico-documental*, León : Centro de estudios e investigación « san Isidoro », 1979, p. 145.

12. María Luisa BUENO DOMÍNGUEZ, *El monasterio de Santa María de Moreuela (1143-1300)*, Zamora : Caja de ahorros provincial, 1975, p. 39-40. Isabel ALFONSO ANTÓN, *La colonización cisterciense en la meseta del Duero. El dominio de Moreuela (siglos XII-XIV)*, Zamora : Instituto de estudios zamoranos « Florián de Ocampo », 1986, p. 20, p. 71-73, p. 245-247. Isidro BANGO TORVISO (coord.), *Monjes y monasterios. El Císter en el medievo de Castilla y León*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1998.

13. Pascual MARTÍNEZ SOPENA, *La tierra de campos occidental. Poblamiento, poder y comunidad del siglo X al XIII*, Valladolid : Institución cultural Simancas, 1985, p. 389-391.

14. Charles GARCIA, *Le Campo de Toro au Moyen Âge. Peuplement, seigneuries et société (IX^e-XIV^e siècles)*, Thèse, Université de Paris X, 1998, t. 1, annexes.

15. Iñaki MARTÍN VISO, *Poblamiento y estructuras sociales en el norte de la Península ibérica*, Salamanca : Ediciones Universidad, 2000, p. 336.

16. Simon BARTON, *The Aristocracy in twelfth-century León and Castile*, Cambridge : Cambridge university press, 1997, p. 111, p. 160-161, p. 284-285.

17. La généalogie de cette famille a été très méticuleusement élaborée par Ernesto FERNÁNDEZ-XESTA, *Un magnate catalán en la corte de Alfonso VII. Comes Poncius de Cabreira, Princeps Cemore*, Madrid : Prensa y ediciones iberoamericanas, 1991, p. 27-35, puis complétée par J. L. CARRIAZO RUBIO : « Marchena y los Ponce de León. Elementos de un debate his-

bablement héritière du comte Pedro Ansúrez. Les généalogistes font remonter le lignage paternel de Guerau II Ponç à Amat de Montsoriu, vicomte de Gérone – à la fin du X^e siècle –, et le lignage maternel à un dénommé Mir, seigneur d’Ager – au début du XI^e siècle. Guerau II Ponç fut un personnage très actif militairement dans le bassin du Duero lors des violents affrontements¹⁸ qui opposèrent le roi d’Aragon Alphonse le Batailleur, dont il était l’un des principaux lieutenants, à son épouse la reine Urraca de Castille.

Bien que le comte Ponce Giraldo de Cabrera ait donné son nom à la descendance familiale, la lignée comtale masculine, *varonía*, provient en réalité du comte Gutierre Vermúdez, gouverneur de Babia, Laciana, Bierzo et Tineo, et dont le fils, Vela Gutiérrez († 1160), épousa Sancha Ponce, la fille de Ponce Giraldo et de María Fernández de Traba¹⁹. Des cinq enfants nés de l’union de Vela et Sancha, nous suivrons plus particulièrement la descendance de Ponce Vela, *alférez* royal – porte-enseigne et chef de l’armée – en 1185/1186, marié à Teresa Ruiz de Cisneros avec laquelle il eut un fils nommé Pedro Ponce († 1262-1264). Ce dernier parvint à se hisser sur le devant de la scène politique sous le règne de Ferdinand III, puis celui d’Alphonse X, grâce à son alliance avec Aldonza Alfonso, une dame de rang royal puisque fille naturelle d’Alphonse IX de León. C’est à ce moment précis que le lignage des Ponce de Cabrera troqua son ancienne appellation pour celle plus prestigieuse de Ponce de León, nom sous lequel il intégra au bas Moyen Âge le groupe très réduit des lignages autorisés à faire valoir leur qualité de *ricohombria*²⁰, à savoir la couche supérieure de la noblesse.

Parmi les rejetons de Pedro Ponce et de l’infante Aldonza, il est intéressant de suivre le parcours de Fernán Pérez Ponce de León († 1292). Il prit parti en faveur d’Alphonse X lors du conflit successoral qui opposa le roi Sage à son fils, le futur Sanche IV. Pourtant, ce dernier monarque le récompensa peu après son accession sur le trône par la charge de *mayor-*

toriográfico », *Actas de las II Jornadas sobre Historia de Marchena*, t. 2, Marchena, 1996, p. 13-50, et enfin par Margarita TORRES SEVILLA-QUIÑONES DE LEÓN : « Los orígenes del linaje Ponce de León (ss X-XIV). Precisiones genealógicas del Tumbo del monasterio de Nogales (León) », *Astorica*, 1999, p. 253-262.

18. Reyna PASTOR, *Resistencias y luchas campesinas en la época de crecimiento y consolidación de la formación feudal. Castilla y León, siglos X-XIII*, Madrid : Siglo veintiuno editores, 1990 (2^e éd.), p. 139. Jean GAUTIER-DALCHÉ, *Historia urbana de León y Castilla en la Edad Media (siglos IX-XIII)*, Madrid : Siglo veintiuno, 1989 (2^e éd.), p. 216.

19. M. TORRES SEVILLA-QUIÑONES DE LEÓN, *Linajes nobiliarios de León y Castilla (siglos IX-XIII)*, Salamanque : Junta de Castilla y León, 1999, p. 188-192.

20. Salvador de MOXÓ : « De la nobleza vieja a la nobleza nueva. La transformación nobiliaria castellana en la Baja Edad Media », *Cuadernos de Historia. Anexos de la revista « Hispania »*, 3, 1969, p. 1-31 et p. 195-210.

*domo real*²¹, souverain qui alla jusqu'à lui confier l'éducation de l'infant Ferdinand²². Mais c'est avec le fils cadet de Fernán Pérez, Fernán Pérez Ponce II, marié en 1303 avec Isabel, fille d'Alonso Pérez de Guzmán le Bon, que prit réellement naissance la dynastie ducale d'Arcos, maison nobiliaire de haut rang, d'abord enracinée en Andalousie puis au fil des siècles dans tout le royaume de Castille.

LA CHÈVRE, ALLÉGORIE DU DIABLE

[...] *se ha tenido por difícil escribir con seguridad y acierto de las familias ilustres porque de ordinario [...] permanece su origen o enteramente obscurecido, o tan embuelto en ficciones que no es fácil persuadir a los interesados*²³...

Le marquis de Mondéjar signalait en ces termes, au début du XVIII^e siècle, le caractère mythique et merveilleux des principaux lignages nobiliaires du royaume de Castille. Jacques Le Goff a récemment repris cette même réputation lignagère, mythique et merveilleuse, que la noblesse employait comme arme pour asseoir et justifier un pouvoir politique bien réel²⁴.

En effet, l'appartenance des nobles à un groupe clairement identifié les obligeait à prendre conscience d'eux-mêmes et de la place qu'ils occupaient dans la société. Cette prise de conscience passait généralement par le culte dû aux ancêtres, à travers la construction et la décoration fastueuse des tombeaux familiaux, mais aussi par la récupération de la *memoria* de leurs prédécesseurs²⁵. Il est pourtant indéniable que cette démarche individuelle ne suffit pas à expliquer la prolifération de toute une littérature généalogique²⁶; aussi nous paraît-il nécessaire de prendre

21. S. DE MOXÓ : « De la nobleza vieja... », *op. cit.*, p. 125.

22. César GONZÁLEZ MINGUEZ, *Fernando IV (1295-1312)*, Palencia : La Olmeda, 1995, p. 23. Son fils aîné Pedro Ponce fut également nommé *mayordomo real* par Ferdinand IV, en 1302, suivant en cela la recommandation faite par sa mère María de Molina, in : Antonio BENAVIDES, *Memorias de don Fernando IV de Castilla*, Madrid, 1860, t. 2, p. 458-459.

23. Gil DE MENDOZA, *Memorias históricas y genealógicas de la Casa de los Ponces de León*, Madrid : Real Academia de la historia, colección Salazar y Castro, B-3, 9 (118), également cité par M. TORRES : « Los orígenes... », *op. cit.*, p. 253.

24. J. LE GOFF, *L'Imaginaire médiéval* (rééd.), in : *Un autre Moyen Âge*, Paris : Gallimard, 1999, p. 463 : « Les "leaders" du Moyen Âge ont utilisé le merveilleux à des fins politiques [...]. Il est bien connu et presque normal, banal que les dynasties royales aient cherché à se trouver des origines mythiques. Familles nobles et viles les ont imitées. Mais le plus étonnant est que ces origines mythiques s'enracinent parfois sinon souvent dans un merveilleux inquiétant et douteux. »

25. Michel LAUWERS, *La Mémoire des ancêtres. Le souci des morts. Morts, rites et société au Moyen Âge*, Paris, 1997. Charles GARCIA : « El magnate, la mujer y el abad. Iconografía y memoria de los antepasados en el territorio de la actual Zamora (siglos XI-XII) », *Studia zamorensia*, 5, 1999, p. 9-21.

26. Littérature seulement abondante à partir du XV^e siècle et dénuée de tout caractère merveilleux pour le royaume de Castille, comme nous le verrons plus loin. Sur ce thème, voir Isa-

en compte les interdits que faisait peser l'Église sur les unions qu'elle estimait incestueuses en raison de la parenté par trop rapprochée de certains époux²⁷, aspect qui viendrait de la sorte justifier cette quête des origines.

Le fait que la famille Cabrera ait choisi la chèvre comme symbole héraldique semble s'imposer tout naturellement, en raison de l'homonymie qui existe entre l'animal et le patronyme. Toutefois, avant de partir à la recherche des supports graphiques de ce lignage catalano-léonais, il nous semble utile de cerner l'approche symbolique de ce ruminant domestique chez les hommes et les femmes du Moyen Âge²⁸.

Un seul bouc adulte suffit à saillir un troupeau de quatre-vingts à cent chèvres.

Quand il y en a deux dans un même troupeau, ils se battent furieusement entre eux²⁹.

Cette indication, prise dans une encyclopédie, traduit de manière éloquente la lascivité des caprins, et plus particulièrement celle du mâle, et par conséquent l'association de ces animaux à la lubricité dans l'imaginaire occidental. Selon Isidore de Séville : « le bouc est un animal pétulant, qui frappe de ses cornes, toujours ardent à s'accoupler »³⁰. Ainsi décrit par l'autorité d'un père de l'Église, il n'y a rien de surprenant à ce que la chèvre, femelle du bouc, ait été, elle aussi, associée à la luxure, et partant au Diable. Pour les Hébreux, la puanteur et la lascivité du bouc faisaient de cette bête l'animal le plus approprié pour emporter les péchés pestilentiels de la communauté dans le désert, lieu aride et stérile par excellence³¹. Et c'est pour abonder dans le même sens que saint Augustin

bel BECEIRO PITA : « La conciencia de los antepasados y la gloria del linaje en la Castilla bajomedieval » in : Reyna PASTOR (comp.), *Relaciones de poder, de producción y parentesco en la Edad Media y Moderna*, Madrid : CSIC, 1990, p. 329-349.

27. Georges DUBY, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, Paris : Hachette, 1981 ; Isabel BECEIRO PITA et Ricardo CORDOBA DE LA LLAVE, *Parentesco, poder y mentalidad. La nobleza castellana. Siglos XII-XV*, Madrid : CSIC, 1990, p. 148-161 ; Anita GUERREAU-JALABERT : « El sistema de parentesco medieval : sus formas (real/espiritual) y su dependencia con respecto a la organización del espacio », in : Reyna PASTOR (comp.), *Relaciones de poder...*, op. cit., p. 85-105.

28. Sur ce point, nous suivons pour l'essentiel l'étude réalisée par Jacques VOISENET, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*, Turnhout : Brepols, 2000, p. 31-32.

29. Xosé Ramón MARIÑO FERRO, *Symbolos animaux. Un dictionnaire des représentations et croyances en Occident*, Paris : Desclée de Brouwer, 1996, p. 84-85.

30. Isidore de SÉVILLE, *Étymologies*. Livre XII. *Des animaux*. Texte établi, traduit et commenté par Jacques ANDRÉ, Paris : Les Belles Lettres, 1986, p. 46-47 : « Hircus lascium animal et petulcum et feruens semper ad coitum ».

31. Lévitique 16, 20-22 : « Il fera approcher le bouc encore vivant. Aaron lui posera les deux mains sur la tête et confessera à sa charge toutes les fautes des enfants d'Israël, toutes leurs transgressions et tous leurs péchés. Après en avoir ainsi chargé la tête du bouc, il l'enverra au désert sous la conduite d'un homme qui se tiendra prêt, et le bouc emportera sur lui toutes leurs fautes en un lieu aride. » Rappelons également l'épisode biblique de Joseph et de ses frères au cours duquel ces derniers plongèrent la tunique du plus jeune fils de Jacob dans le sang d'un bouc pour faire croire à leur père la mort de son fils bien aimé. L'animal choisi suf-

tin demande aux catéchumènes, dans l'un de ses sermons prononcés au moment du Carême, de fouler aux pieds les peaux de chèvres, bêtes porteuses des vices et des péchés du passé. Or, rien ne s'oppose à ce que ce rite, encore vivant dans l'Espagne wisigothique comme en témoignent les écrits d'Ildephonse de Tolède³², ait perduré au cours des siècles suivants.

On pourrait croire les caprins définitivement marqués du sceau de l'infamie. Pourtant, la constante interprétation ambivalente des symboles animaliers au Moyen Âge se vérifie une nouvelle fois à travers la perception de la chèvre, animal parfois saisi sous un jour favorable, car œuvre, au bout du compte, de la création divine. Dans ce contexte, la chèvre, également bête de Dieu, apparaît parfois associée à la manifestation du Créateur³³, voire identifiée, pendant le haut Moyen Âge occidental, à la chair du Christ, tout comme le chevreau. Plus curieusement, il arrive aussi que le bouc soit présenté comme la figure humaine de Jésus et du bon larron³⁴. Mais il n'en reste pas moins, malgré ces exemples, que de telles représentations demeurent marginales, et que la connotation négative du bouc héritée de l'Antiquité finit à la longue par déteindre sur les autres caprins, phénomène largement amplifié par le Moyen Âge.

Pendant toute cette période, le bouc a donc partagé, avec d'autres animaux, un statut peu enviable, puisque généralement classé dans le camp du mal³⁵, voire identifié avec le Diable. C'est ainsi qu'il était naturel d'associer l'image négative du bouc à tous les déviants du christianisme – pécheurs ou hérétiques – mais aussi aux païens et surtout aux juifs. Les auteurs médiévaux ont souvent recours à une même rhétorique pour prêter à tous ces idolâtres les caractéristiques du bouc et des membres de sa famille. Les juifs sont ceux, parmi les victimes de cette diabolisation, qui subissent la dégradation la plus infamante, car placés à mi-

fit ici à rendre le caractère malfaisant et diabolique des frères de Joseph; Gen. 37, 31 : « Tulerunt autem tunicam ejus et in sanguinem haedi, quem occiderant, tinxerunt ».

32. Saint Augustin, *Sermons*, 216, 11; saint Ildephonse, *La connaissance du baptême*, auteurs cités par X. R. MARINO, *Symboles...*, *op. cit.*, p. 85.

33. Exode 35, 21-26 : « En vue de la construction de la Tente de Réunion [...]. Toutes les femmes que leur cœur y portait en raison de leur dextérité, filèrent le poil de chèvre. »

34. Il s'agit du cas particulier de la vision de Raban Maur, J. VOISENET, *Bêtes...*, *op. cit.*, p. 31.

35. Dans le schéma axial élaboré par Michel PASTOUREAU, le bouc est l'animal placé le plus près du mal, et à mi-chemin entre la force intellectuelle et la force physique : « Quel est le roi des animaux ? », in : *Figures et couleurs. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris : Le Léopard d'or, 1986, p. 159-175, p. 175. Strophe § 769 du *Libro de buen amor* citée par Vincent SERVERAT, *La Pourpre et la glèbe. Rhétorique des états de la société dans l'Espagne médiévale*, Grenoble : Ellug, 1997, p. 177 :

« *Quando vieron al lobo, fueron mal espantados;
salieron a resçebirle los más adelantados :
“¡Ay, señor guardiano!”; dixieron los barbados,
bienvenido seades a los vuestros criados* ».

chemin entre les hommes et les bêtes³⁶. Rien de surprenant alors à ce que le bouc apparaisse comme l'un des attributs de la Synagogue, symbole des juifs aveuglés par leur erreur et indifférents à la parole du Christ³⁷.

Comme le signale Michel Pastoureau : « L'animal [...] est la référence symbolique par excellence, le lieu obligé de tous les systèmes symboliques »³⁸. Or, dans ce système symbolique il est incontestable que le couple chèvre-bouc occupe une place de choix dans l'imposant bestiaire de Satan, aussi bien pour l'Église que pour les laïcs³⁹, en ce sens qu'il renvoie plus à l'allégorie de l'animalité qu'à l'animal en tant que tel⁴⁰.

Le mariage célébré en 1109 d'Urraca, reine de Castille, avec Alphonse I^{er} le Batailleur, roi d'Aragon, fut un échec retentissant en raison, entre autres motifs, de la mésentente entre les époux et du mécontentement des factions nobiliaires qui se sentaient lésées par cette union dynastique⁴¹. La longue guerre qui s'ensuivit affecta profondément la ville de Sahagún, bourgade dans laquelle s'illustra par ses dévastations Guerau II Ponç – Giraldo II Ponce, le père du comte Ponce Giraldo de Cabrera. En effet, dans la guerre que se livraient les deux époux, Alphonse appuyait toute forme de sécession ou de révolte susceptible de nuire à son épouse dans ses propres terres. C'est ainsi qu'il apporta tout naturellement son

36. *Libro de Alexandre*, (Jesús CAÑAS, éd.), Madrid : Cátedra, 1988, p. 489 :

« *Judíos son que yazen en su cabtividat, 2104*

gentes a qui Dios fizomucha de piëdat,

mas ellos non supieronguardarle lealtat,

por ende son caídos en esta mesquindat.

« *Omnes astrosos, sonde flacos coraçones 2105*

non valen por en armasmás que sendos cabrones,

de suzia mantenençiaastrosillos barones,

cobdiçian dineruelosmás que gato pulmones. »

37. Danièle SANSY : « Bestiaire des juifs, bestiaire du diable », *Micrologus. Natura, scienze e società medievali*, 8 (2), 2000, p. 561-579.

38. Michel PASTOUREAU : « Bestiaire du Christ, bestiaire du Diable. Attribut animal et mise en scène du divin dans l'image médiévale », in : *Couleurs, images, symboles. Études d'histoire et d'anthropologie*. Paris : Le Léopard d'or, s. d., p. 85-110, p. 85.

39. *Ibid.*, p. 86, p. 90 ; Ariel GUIANCE, *Los discursos sobre la muerte en la Castilla medieval (siglos VII-XV)*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1998, p. 203-210 ; Joaquín YARZA LUACES : « Del ángel caído al diablo medieval », *Boletín del Seminario de arte y arqueología*, 45, 1979, p. 299-317, article qui traite surtout les figurations du Diable pendant le haut Moyen Âge dans les royaumes occidentaux de la péninsule.

40. Jérôme BASCHET, *Les Justices de l'Au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XII^e-XV^e siècle)*, Rome : École française de Rome, 1993, p. 287-290 ; Jean WIRTH, *L'Image à l'époque romane*, Paris : Le Cerf, 1999, p. 278 ; Baudoin VAN DEN ABEELE, « L'allégorie animale dans les encyclopédies latines du Moyen Âge », *L'animal exemplaire au Moyen Âge (V^e-XV^e siècle)*, in : Jacques BERLIOZ et Marie Anne POLO DE BEAULIEU (coord.), Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 123-143, p. 131-132.

41. L'auteur de la première chronique anonyme de Sahagún ne la qualifie-t-il pas de : « *mal-dicha copulacion, é ayuntamiento [que] fué causa de todos los males que nascieron en España* » ?, in : Romualdo ESCALONA, *Historia del real monasterio de Sahagún*, 1782, p. 304.

soutien aux habitants – *burgueses* – de Sahagún lors de leurs soulèvements contre les moines bénédictins seigneurs de la ville et partisans de doña Urraca⁴². Au cours des années 1113 et 1114, Giraldo II, en sa qualité de lieutenant d'Alphonse I^{er}, contribua efficacement à la destruction des propriétés des clunisiens du monastère des Santos Facundo y Primitivo, comme le rapporte l'auteur de la chronique anonyme :

*Non tan solamente destroían e robaban en una sola villa, más todas las villas que estaban dentro del Coto, poco a poco con hierro e fuego habían destruido de todo en todo*⁴³.

Il n'est pas alors surprenant de voir les moines l'affubler du sobriquet « el Diablo »⁴⁴, et de le décrire en des termes peu élogieux, en raison incontestablement des ravages commis contre leurs biens, mais aussi, sans doute, à cause de son patronyme idoine pour des clercs s'acharnant à le disqualifier :

*Era en todo feo, muy torpe en todos sus hechos, muy cruel en la voluntad, y en todas las cosas fijo de la muerte segunda; el qual segun el dicho sabio varon, la cara demuestra qual sea la persona, en la voluntad por cierto él parecia diablo so la figura humanal : su cara era arrugada, é magra, los dientes escabrosos, y ormientos, é sus ojos turbados, manantes sangre, la barba pelada, en la haz pocos pelos, é quasi ferida, y quemada; é como fuese así feo en la figura de la cara, muy mas feo era en el corazon, y voluntad, ca los sus mesmos Caballeros que le seguian afirmaban escondidamente, que habia dado fe al demonio, el ánima con el cuerpo al diablo habia dado [...] y por tanto de sus Caballeros Giraldo Diablo era llamado. De su crueldad mejor me parece callar, que comenzar lo que en ninguna manera podria acabar : cuántas aflicciones, cuántas penas, cuántas maneras de tormentos á los mezquinos captivos él haya dado, no hay quien lo pueda saber [...]. Decia por cierto, é con juramento lo afirmaba, que si él podiese encarcelar á Dios, Señor del Cielo, é de la tierra, nunca saldria de sus manos, fasta que diese tanto oro, é plata como posee*⁴⁵...

C'est ainsi que nous pouvons voir comment le moine-chroniqueur anonyme de Sahagún s'est employé à mettre en place toute une rhétorique fondée sur le bestiaire diabolique dans le but de discréditer Giraldo. L'animalité de Satan est ici sollicitée pour renforcer le comportement démoniaque du magnat, instrument du démon contre les moines clunisiens. Dans le cas présent, l'animalité de Giraldo el Diablo est parfaitement rendue à travers une série d'éléments prévisibles : longue description de la tête, visage plissé, tailladé et tanné, dentition irrégulière, faciès convulsé, yeux remplis de sang, barbe clairsemée... en somme, les traits caractéristiques du Diable décrits par un moine du Moyen Âge.

42. Juan Ignacio GUTIÉRREZ NIETO, « Tipología de los movimientos sociales del siglo XII en León y Castilla », *Hispania. Revista española de historia*, 1979, 141, p. 27-50.

43. Julio PUYOL ALONSO (éd.), « Las crónicas anónimas de Sahagún », *Boletín de la Real Academia de la historia*, 76-77, 1920, p. 7-26, 111-122, 242-257, 339-419, 512-519.

44. R. ESCALONA, *Historia...*, *op. cit.*, p. 100.

45. *Ibid.*, « Primera crónica anónima », p. 327.

LA CHÈVRE, UNE ARME SYMBOLIQUE A DOUBLE TRANCHANT

Lorsque les Maures décidèrent d'envahir le Roussillon, ils placèrent à la tête de leurs troupes une reine si belle que l'avoir vue une seule fois suffisait à réduire les hommes à tomber amoureux d'elle. Et bien entendu, c'est ce qu'il advint à trois des plus valeureux chevaliers catalans accourus en défense de leur territoire. La passion qu'ils éprouvaient pour la reine était telle qu'elle les détourna de leur hargne guerrière contre les envahisseurs qui se transforma en jalousie réciproque, sentiment qui faillit les anéantir tous les trois après un combat fratricide. Pour les punir, Dieu les changea respectivement en cerf, en chèvre et en aigle. Il les obligea, qui plus est, à s'accoupler avec une femelle animale de la même espèce dans le but de procréer avec elle et afin qu'ils remplissent leurs maisonnées de rejetons animaux : faons, cabris et aiglons.

Une fois les nobles métamorphosés, les Maures n'eurent aucun mal à conquérir la plaine catalane grâce au subterfuge de la reine ensorceleuse. Au bout de sept années, le Seigneur leva la sanction en rendant la nature humaine aux trois *milites* inconséquents, ainsi qu'à toute leur descendance. Mais cette fois, remplis de courage et de haine contre les Sarrasins, ils expulsèrent les infidèles qui s'étaient installés dans le Roussillon. Consécutivement à cet épisode, les habitants prirent l'habitude de désigner les châteaux⁴⁶ des trois nobles par le nom de chacun des animaux qui les habitaient, bêtes qui ornèrent également leurs boucliers. Quant aux chevaliers et à leurs descendants, leur physionomie conserva de nombreux traits de leur métamorphose, apparence qui finit par s'estomper avec le temps. Il n'en demeure pas moins qu'il était toujours possible d'identifier un membre de la famille Cabrera grâce à certains signes, marques d'un passé lointain : visage allongé, poilu et barbu comme un bouc⁴⁷.

Cette légende lignagère emplit de « merveilleux »⁴⁸, thème peu

46. En Catalogne, dès la fin du XI^e siècle, l'identification du patronyme nobiliaire avec un château manifeste l'enracinement et la domination de la famille sur un territoire, voir L. VERDON : « L'anthroponymie, un lieu pour quelle(s) mémoire(s)? L'exemple du Roussillon du X^e au XIII^e siècle », p. 347-368, in : Claude CAROZZI et Hélène TAVIANI-CAROZZI (dir.), *Faire mémoire. Souvenir et commémoration au Moyen Âge*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 1999.

47. Joan AMADES, *Les millors llegendes populars*, Barcelone : Selecta, 1978, p. 83-85, également cité par François DELPECH : « *Como puerca en cenegal* : remarques sur quelques naissances insolites dans les légendes généalogiques ibériques », *La condición de la mujer en la Edad Media, Actas del coloquio celebrado en la Casa de Velázquez, del 5 al 7 de noviembre de 1984*, Madrid : Universidad Complutense, 1986, p. 343-370, p. 349. Je remercie François DELPECH pour la communication d'un récent article dans lequel il revient sur cette légende : « Cabrera, Cervera et Aguilera : métamorphoses animales et traditions généalogiques », *Ollodagos*, 13 (2), 2000, p. 169-244.

48. Adeline RUCQUOI : « Le diable et les Manrique », *Razo. Cahier du centre d'études médiévales de Nice*, 8, 1988, p. 103-111.

répandu dans la Castille du Moyen Âge, et fondée sur une fable *totémique*, renvoie la famille noble des Cabrera à des origines animales censées justifier *a posteriori* la richesse et les vertus guerrières que la dynastie manifeste⁴⁹. Le lien ainsi établi par le récit entre l'animal et la famille qui s'y voyait assimilée servait à expliquer la raison du nom et des armes, tout comme la dignité des origines terriennes⁵⁰ et la primauté de la lutte contre les musulmans.

Sachant que les chevaliers, et partant l'ensemble de la noblesse, formaient une élite combattante et héroïque, ces vertus devaient également apparaître dans le système héraldique en gestation dans la première moitié du XII^e siècle. Bien qu'il ne nous appartienne pas de nous attarder sur la genèse relativement obscure des armoiries⁵¹, il est utile de signaler, parmi beaucoup d'autres raisons, le besoin d'être identifié sur le champ de bataille, consécutivement à la sophistication de l'équipement défensif, et pour donner des signes d'identité aux classes dominantes de la société. Or, la trace de nombreux signes préhéraldiques qui représentent la chèvre nous est parvenue sous diverses formes et sur de multiples supports⁵², bien avant la fixation définitive des armoiries de la famille Cabrera⁵³; qu'il s'agisse de la charte de San Martín de Valdeiglesias, datée de 1150, et qui montre une chèvre peinte sur le bouclier du comte Ponce, de la biquette gravée sur la pierre d'une voussure du monastère de Moreruela, du dessin qui a été conservé d'un coffret funéraire du monastère de Nogales, l'un des panthéons de la famille, du manuscrit rédigé en 1200 par Fernando Ponce, retranscrit en annexe, ou bien encore du sceau d'Inés Fernández, une dame du lignage, daté entre 1175 et 1200 et qui représente le caprin familial⁵⁴. À travers tous ces témoignages, il est possible de déduire que le système héraldique, né de la combinaison d'une emblématique individuelle et familiale, proclamait, comme la légende des origines, l'identité chevaleresque. Cependant, pour être encore plus juste, cette identité devait être confirmée par un passé héroïque qui légitimait la position dominante de la noblesse dans la société, passé qui devait en règle générale faire référence à la lutte précoce contre les infidèles.

49. Georges DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier. Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-européens*, Paris, 1969.

50. F. DELPECH, « *Como puerca...* », *op. cit.*, p. 349-350.

51. Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, Paris : Picard, 1979.

52. E. FERNÁNDEZ-XESTA (*Un magnate...*, *op. cit.*, p. 43-51) recense une liste des représentations connues de la chèvre, à laquelle il conviendrait d'ajouter le bas-relief de l'église de Rabanales de Aliste, territoire également placé sous l'autorité du comte Ponce Giraldo.

53. *Ibid.*, p. 43 : « *escudo de la cabra sable en campo de oro, con bordura de piezas* ».

54. Margarita TORRES SEVILL, « Un ejemplo de la heráldica leonesa del s. XII : el sello de Inés Fernández », *Estudios humanísticos*, 17, 1995, p. 179-192.

La représentation corporelle de l'animal sur tous ces supports est en accord avec le système médiéval de valeurs relatif à l'imagerie de la chèvre : elle apparaît figurée par une monochromie sombre apposée sur une surface unie. Signalons d'emblée que ces couleurs qui renvoyaient aux ténèbres n'étaient pas nécessairement péjoratives⁵⁵, même si elles étaient les plus couramment employées pour désigner Satan⁵⁶. En revanche, plus inquiétante est l'association vert – *sinople* – / noir – *sable*⁵⁷ – et surtout vert/rouge – *gueules* – que l'on retrouve à plusieurs reprises dans les armoiries de la branche léonaise des Cabrera⁵⁸; qu'il s'agisse de la description de la tombe de doña Aldonza Alfonso, épouse du comte Pedro Ponce, ornée d'un lion de *gueules* entouré d'une série de chèvres noires rampantes sur un fond vert, ou bien sur le morceau d'étoffe brodée découverte à Astorga et qui nous montre une grande chèvre verte cernée par des lions rouges de plus petite taille⁵⁹. Or, dans la symbolique médiévale l'association vert-noir signifie le désordre, en raison de son instabilité, alors que la juxtaposition vert-rouge est interdite tant elle transgresse la sensibilité des hommes de cette époque. Il faut dire que, dans le code chromatique du Moyen Âge, le vert était la couleur qui dérangeait, qui perturbait, et l'assembler au rouge équivalait à enfreindre le système de valeurs établi.

Mais alors que les membres de la branche léonaise des Cabrera s'étaient attachés à élaborer une symbolique destinée à renforcer la légitimité de la dynastie au sein de la société, tout ce système fut mis à mal peu de temps après sa conception; d'abord sous l'action des clercs bénédictins de Sahagún, puis par une lente évolution de la société, à partir du XII^e siècle, qui vit la présence de Satan s'accroître dans le quotidien de l'Occident médiéval. C'est pour faire face à cette évolution non maîtrisée que le lignage adopta des solutions qui devaient lui permettre de survivre, la première d'entre elles ayant été, bien entendu, de gommer toute référence à la chèvre, animal symbolique de plus en plus identifié aux forces sataniques, voire faisant office de diable.

55. Il suffit pour s'en convaincre de consulter, pour une époque il est vrai plus tardive que celle qui nous intéresse, Johan HUIZINGA, *L'automne du Moyen Âge*, (rééd.) Paris : Payot, 1975, p. 370-371.

56. M. PASTOUREAU, *L'étoffe du Diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris : Seuil, 1991, p. 37-47, « Bestiaire du Christ... », *op. cit.*, p. 96, « Vers une histoire sociale des couleurs », *in* : *Couleurs, images...*, *op. cit.*, p. 9-68, p. 52.

57. *Ibid.*

58. Robert MUCHEMBLED, *Une histoire du Diable. XII^e-XX^e siècle*, Paris : Seuil, 2000, p. 29 : « Le concile de Tolède, en 447, le décrivait comme un être grand et noir, cornu, griffu, aux oreilles d'âne, aux yeux étincelants et aux dents grinçantes, doté d'un gros phallus et répandant une odeur sulfureuse [...]. La verdure du diable, quant à elle, se rapportait plus probablement au lointain souvenir de dieux de fertilité tels que l'Homme Vert des Celtes ou des Teutons. »

59. E. FERNÁNDEZ-XESTA, *Un magnate...*, *op. cit.*, p. 47-48.

Lorsque les chevaliers du lignage des Cabrera commencèrent à utiliser la chèvre pour construire leur réputation⁶⁰, ils étaient loin de se douter que les clunisiens léonais emploieraient la même symbolique pour la détruire, en la retournant contre ses propres promoteurs. Il s'agit bien sûr de l'épisode de la révolte des bourgeois de Sahagún, et de la qualification de Giraldo II Ponce de *Diablo*, aspect que nous avons déjà évoqué. Dans ce cas précis, la motivation des moines apparaît de manière évidente : protéger l'immense patrimoine foncier de Domnos Sanctos contre les spoliateurs appuyés en sous-main par le roi d'Aragon, dénoncer les désordres et l'anarchie provoqués par la guerre civile et, enfin, discréditer l'action personnelle de Giraldo, le délégué d'Alphonse à Sahagún, à ce titre responsable des troubles. Le sobriquet, davantage individuel que collectif, est ici employé pour dénoncer les exactions personnelles du magnat contre l'abbaye. La comparaison dévalorisante entre la chèvre et le Diable voulue par les moines avait pour but de mettre en évidence l'animalité de Giraldo, abaissé au rang d'un vulgaire caprin domestique⁶¹, et d'affirmer, en même temps, la supériorité du pouvoir spirituel de l'abbé sur le pouvoir temporel du chevalier, autrement dit la primauté du religieux sur le laïc à travers l'exemple d'un animal utilisé comme référent social.

Sans doute dévalorisés par la juxtaposition des couleurs de leur blason, les Cabrera durent s'adapter au retour du Diable et de son bestiaire dans l'imaginaire collectif du XII^e siècle⁶². Alors que Satan avait connu une longue éclipse pendant le premier millénaire chrétien, il réapparut en force au XII^e siècle dans les représentations et les pratiques des individus, pour finir par devenir une figure obsessionnelle pendant le bas Moyen Âge. C'est parce que ce grand tentateur qui attaque l'homme de l'extérieur, et à tout moment, avait débarqué en force sur terre⁶³, et cela peu après l'élaboration de la légende lignagère des Cabrera, que ces derniers durent réagir au plus vite pour éviter tout rapprochement avec le nom de famille et avec les armoiries⁶⁴. Le mariage de Pedro Ponce, arrière-petit-fils du comte Ponce Giraldo de Cabrera, avec Aldonza

60. J. VOISENET, *Bêtes...*, *op. cit.*, p. 376-380.

61. Dans le système symbolique médiéval, les animaux domestiques étaient assimilés aux pauvres et aux humbles, alors que les animaux sauvages, mieux traités, faisaient référence aux vertus des riches et des puissants, voir J. E. SALISBURY, *The Beast within. Animals in the Middle Ages*, Londres : Routledge, 1994.

62. Robert MUCHEMBLED, *Une Histoire...*, *op. cit.*, p. 20-21.

63. Guy BECHTEL, *La sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe, des origines aux grands bûchers*, Paris : Plon, 1997, p. 136-137.

64. *Ibid.*, p. 136 : « La barbiche dont on affuble maintenant le Diable ne rappelle rien de chrétien, mais plutôt les poils qu'on voit au menton des nombreux boucs ou chèvres qui peuplaient la mythologie antique. »

Alfonso, fille illégitime d'Alphonse IX, fut l'occasion pour cette branche d'antéposer le nom « de León » à celui de « Cabrera », alors que ce dernier prolongeait beaucoup mieux la lignée masculine, et c'est par conséquent sous le nom « de León » que la famille Ponce poursuivit sa trajectoire, oubliant ainsi volontairement toute référence à la chèvre, dans un premier temps marginalisée dans les armoiries avant de finir par être totalement abandonnée en tant que référent symbolique⁶⁵.

Ce processus est relativement aisé à suivre chronologiquement. Le premier témoignage provient du tombeau, déjà évoqué, de doña Aldonza Alfonso, sur lequel le lion de gueules écrase les chèvres noires en train de sautiller sur un champ vert⁶⁶. En revanche, les armes de son époux, sur lesquelles la chèvre devait être dominante, sont curieusement restées vierges. Dans le sceau dessiné en 1275 pour Fernán Pérez Ponce, fils des précédents, nous observons que la chèvre, très stylisée, a été remplacée par la représentation ésotérique de deux chèvres dressées qui se tournent le dos et qui sont séparées par un arbre, alors que le lion *passant* de sa mère a été multiplié par quatre. Cet effacement du caprin constaté dans les armoiries des descendants de la troisième et de la quatrième génération du comte Ponce Giraldo de Cabrera est à mettre en opposition avec l'effigie de la chèvre bondissante fièrement arborée par le fils, première génération, de ce même comte : Fernando Ponce de Cabrera « le Cadet »⁶⁷. Ainsi donc, et contrairement à ce que certains historiens ont pu penser⁶⁸, l'oubli de la chèvre dans les armoiries des Cabrera n'a rien de fortuit, bien au contraire, puisqu'il s'agit, en réalité, d'une omission volontaire due au fait que la chèvre, en tant qu'allégorie politique, avait abouti aux yeux des contemporains du XIII^e siècle à une allégorie du Diable, et par là-même marquée négativement.

L'étude d'un animal peut donc contribuer à préciser les formes de l'allégorie comme support du pouvoir politique. Dans le cas particulier des Cabrera, facilement transposable à d'autres dynasties nobiliaires, le rapport entre le lignage et l'animal dépasse le cadre du bestiaire. L'animalité qu'on leur prête leur confère un caractère diabolique dans un monde où

65. Signalons cependant la coutume de la prédominance de la filiation maternelle en Catalogne, surtout lorsqu'un noble, souvent un cadet, épousait une dame de plus haute condition que lui, voir José-Enrique RUIZ DOMENEC : « Système de parenté et théorie de l'alliance dans la société catalane (env. 1000-env. 1240) », *Revue historique*, 1979, p. 305-326, et Martín AURELL i CARDONA, *Les Noces du comte. Mariage et politique en Catalogne (785-1213)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1994.

66. Exemples pris dans l'ouvrage de E. FERNÁNDEZ-XESTA, *Un magnate...*, *op. cit.*, p. 46-48.

67. Voir la chartre de l'année 1200 reproduite en annexe.

68. Faustino MENÉNDEZ PIDAL DE NAVASCUÉS, *Heráldica medieval español, 1. La casa real de León y Castilla*, Madrid : Hidalguía, 1982, p. 84 : « Ciertamente, sus sucesores olvidaron la alcuña de Cabrera y sus armas, adoptando las de León ».

Satan était perçu comme un personnage familier et omniprésent parmi les hommes. Et c'est lorsque cette interprétation de l'allégorie devint de plus en plus exclusive, s'avérant au bout du compte être une arme à double tranchant susceptible d'être retournée contre les bénéficiaires directs, que la famille léonaise changea radicalement de stratégie et décida de faire disparaître toute référence animalière péjorative des armoiries et du patronyme, le nom original ne subsistant alors que dans les branches cadettes moins fortunées, ou bien en position patronymique très éloignée⁶⁹.

CONCLUSION

La présence des animaux dans les récits permet de dégager, à travers les divers exemples, une partie du système de représentation médiéval. Dans cette société, l'animal illustre une multitude de modèles qui structurent l'existence humaine : le bien et le mal, l'ordre et le désordre... Cette symbolique rassure l'individu en cela qu'elle lui donne à voir les oppositions qui organisent le monde, et par là même une ligne de conduite à suivre. L'Église sait bien utiliser ces narrations pour éduquer les fidèles dans le respect d'un ordre social et moral qui les place dans la perspective du salut spirituel.

C'est en gardant ces considérations à l'esprit qu'il est possible de saisir la portée sous-jacente de « l'émeute de la Truite », en sus de la lutte pour le contrôle politique du *concejo* entre les nobles et les roturiers de Zamora, qui en constitue la trame apparente. Lorsque l'on reprend les éléments de la querelle de départ, on observe l'affrontement, pour une simple truite, entre un cordonnier qui reçoit l'appui d'un peaussier, face à un membre de la noblesse de la ville qui cherche le soutien du comte Ponce, gouverneur de la cité. La truite, comme les poissons d'eau douce en général, ne possède pas une symbolique forte dans le système médiéval de représentation⁷⁰. Précisons cependant que le poisson fut, d'une part, l'un des premiers signes de reconnaissance utilisé par les chrétiens, en raison de son étymologie grecque proche des initiales christiques⁷¹, et d'autre part, le

69. Bien que cet aspect ne soit pas au cœur de notre étude, il est très révélateur de la place des familles nobiliaires dans la Castille médiévale. Dans un univers de plus en plus stratifié, la hiérarchie nobiliaire se ramène bien souvent à un classement socio-économique où chaque branche familiale produit les signes d'excellence et établit les alliances qu'elle peut s'offrir. Si l'un des rejetons de la lignée des Cabrera parvint à l'union avec une infante léonaise, s'ouvrant ainsi la possibilité de changer de nom et de milieu, d'autres, comme les membres de la branche asturienne plus modestes économiquement, ne pouvaient compter que sur l'orgueil lignager pour *tenir leur état*.

70. J. VOISENET, *Bêtes...*, *op. cit.*, p. 112.

71. ICTHUS, « poisson » en grec. Monogramme du Christ formé des initiales de cinq mots grecs, *Iesous Christos Theou Uios Sôter*, qui signifient : « Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur ».

symbole de l'eucharistie. Signalons aussi le développement contemporain de pêcheries tout au long de la partie du Duero qui baigne Zamora, et par conséquent l'abondance de truites autour des infrastructures des moulins et *aceñas* seigneuriaux⁷². Ainsi, dans cette dispute médiévale la pauvre truite zamorane remplirait l'office d'innocente victime propitiatoire, au même titre que l'hostie, au sens étymologique premier, de l'église de Santa María. L'assimilation de ce poisson au Christ lui confère une dimension mystique qui le relie au baptême par l'eau, source de vie et de résurrection, et à la communion, identification du chrétien au Seigneur, sacrements qui sont tous deux chargés de connotations eschatologiques⁷³.

Le cordonnier et le peaussier sont dans cette fable les représentants du peuple de Zamora, ou plus exactement de sa partie la plus riche et dynamique : les artisans-*bourgeois*. Mais alors que le cordonnier représente le *pueblo llano*, sans connotation péjorative, qui se laisse aller jusqu'à incendier une église, il n'en est pas de même pour le meneur Benito le *pellitero*, autrement dit le tanneur, véritable leader qui entraîne le bon peuple sur le mauvais chemin de la violence. Nous savons qu'au Moyen Âge les tanneurs étaient considérés comme des individus marginaux qui vivaient le plus souvent près du fleuve, et à l'écart de la ville à cause de l'odeur pestilentielle que leurs activités dégageaient. Il était donc naturel que le mauvais rôle, dans le camp populaire, ait échu à Benito, personnage parmi les plus réprouvés dans cette société, car obligé de travailler et de gagner sa vie sur les cadavres des animaux⁷⁴. Pour faire pendant au binôme cordonnier-tanneur, nous trouvons celui du couple noble-gouverneur, et de la même façon que le cordonnier s'était laissé guider par le tanneur, le bon noble exaspéré, don Gómez Alvarez de Vizcaya, n'aurait pu étancher sa soif de vengeance sans l'aval de Giraldo Ponce de Cabrera, le fils du *Diable*. Cette connotation péjorative du comte est historiquement matérialisée à travers la confiscation par le roi Ferdinand II de son titre de gouverneur de la cité, et dans sa non-restitution définitive.

Ainsi, la croyance de l'homme médiéval dans la valeur symbolique de ces récits constitue une réalité profonde que l'historien ne saurait négliger sous peine de passer à côté de la société du Moyen Âge, des actes individuels comme des attitudes collectives qui façonnent et font tenir une civilisation à une époque donnée.

72. Fernando LUIS CORRAL : « Feudalismo y molinos : la posesión de aceñas en Zamora en el siglo XII », *Studia Zamorensia. Segunda etapa*, 3, 1996, p. 53-75.

73. F. DELPECH : « Du folklore au discours prophétique : le cas du Messie ichtyomorphe des Marranes », *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 379-403, p. 386.

74. J. LE GOFF : « Métiers licites et métiers illicites dans l'Occident médiéval » (rééd.), *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, 1977, p. 91-107 ; M. PASTOUREAU, *Jésus chez le teinturier. Couleurs et teintures dans l'Occident médiéval*, Paris : Le Léopard d'or, 1997, p. 55.

Annexe

1200, novembre, 3

Fernando « le Cadet », comte de Cabrera, donne la villa de Manganeses, héritée de son père le comte Ponce, à la cathédrale de Zamora et à son évêque Martín I^{er}.

A – Archives de la cathédrale de Zamora. ACZa. 14/31a.

REG : Antonio MATILLA TASCÓN, *Guía inventario de los archivos de Zamora y su provincia*, Madrid, 1964, p. 157 ; José Carlos de LERA MAILLO, *Catálogo de los documentos medievales de la catedral de Zamora*, Zamora : Diputación de Zamora, 1999, n° 200, p. 67-68.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti amen. Quod pietatis intuitu misericorditer fit, sic est stabiliendum ut de cetero maneat incunvulsum. Huius itaque, pro scripto rationis notum fieri uolo omnibus, /¹ tam presentibus quam futuris. Quod ego Fernandus, comes de Cabreria, intuitu pietatis et spontanea motus uoluntate, dono per hanc cartam, in perpetuum ualituram, totam uillam de Man – /² ganeses quam iure hereditario habui ex parte patris mei, comitis domini Pontii. Dono, inquam, Ecclesie Santi Saluatoris de Zemora et eiusdem Ecclesie episcopo domino Martino, cum pertinentiis /³ et omni iure suo, pro remedio anime mee et eiusdem patris mei, comitis domini Pontii, et matris mee, comitisse domine Marie, et parentum meorum. Et si quis de parentela mea /⁴ ut extranea contra hanc donationem meam uenire temptauerit, sit maledictus et cum Iuda, Christi traditore, in perpetuum dampnatus et insuper parte regie soluat quinque milia aureorum. /⁵ Facta karta era M^a CC^a XXX^a VIII^a, III^o nonas novembrum. Regnante rege Anfonso in Legione, in Gallecia, Asturiis et Extrematura. Eius maiordomus Fernandus Garsie mandante /⁶ Zemoram Rodrico Petri, eius maiorino Mamete. In sede compostellana Petro archiepiscopo III^o, cancellarius regis Petrus Uele, legionensis episcopus Manricus, astoricensis episcopus Lupus, salamantinus /⁷ episcopus Gonsaldus, civitatensis episcopus Martinus. /⁸

Ego Martinus, zamorensis episcopus, subscribo ; (*signum*) ego Iohannes, zomorensis decanus, subscribo ; (*signum*) ego Dominicus, zomorensis Ecclesie capellanus, subscribo ; /⁹ ego Stephanus, zomorensis archidiaconus subscribo ; ego Pelagius, sacrista, subscribo ; ego Helias, magisterscolarum zomorensis, subscribo ; ego Martinus Martini, /¹⁰ canonicus, subscribo ; Mames, ego canonicus, subscribo ; ego Dominicus Saranus, canonicus, subscribo ; ego Petrus Garsie subscribo ; ego Martinus Constancie subscribo ; /¹¹ ego magister Martinus, zomorensis canonicus, subscribo ; ego magister B. subscribo ; ego Stephanus, canonicus, subscribo ; ego Iohannes Didaci, canonicus, /¹² subscribo ; ego Munio Longus, canonicus zomorensis, subscribo. Qui presentes fuerunt et uiderunt et audierunt : /¹³

(1^{re} col.) Guterre Steuanez. – don Fulchel. – don Iulian. – Velasco zapaterio. – Roman Cidez. – don Melendo. – Fernan Catiuo. – Gomez Pedrez. – don Gonsaluo capellan.

(2^e col.) Lope Diaz, don Raimundo. – Wilelmo de Planadon. – Roy Pelaiz, filio de Pelay Seneiro. – Gonsaluo Fernandez de Ueniamores. – Petro Gutieriz, filio de Gutere Steuanez. – Uelasco Pedrez, Monio Cuchella. – Petrus Testa, don Petro de Ecclesia. – don Melendo. – don Salvador.

(Miniature représentant une chèvre bondissante)

(3^e col.) Petrus Roderici presbiter, Petro Iuanes, Uermu Garsia. – Gil Gonzaluez et suo ermano, Gonzaluo Gonzaluez. – Pelay Saluadorez Rebux, Fernan Moniz. – don Sanchelino, don Xaino, filio de la Freyra. – Roy Gonzaluez, Garsia Pedrez. – Lope Sousiza, Iohan Abade, capellan san Martino. – Iohan de Petro Ordonez. – don Steuan, sobrino de Monio Longo. – Fernando Astrares, don Gomez clerigo. – Martin Martinez scriuan, Petro Martinez de Toledo.